Cependant cet obscur nuage
A cessé de lancer ses feux,
Ce fer a dissipé l'orage
Et mis le calme dans les cieux.
Toute la nature est tranquille,
Et l'air que de son aile agile
Le zéphyr pousse mollement,
Tout resplendissant de lumière
Se peint sur l'humide paupière
En vagues d'azur et d'argent [1].

Ailleurs, quel spectacle terrible!
L'éclair enfante des volcans,
La terre tremble, un gouffre horrible
S'ouvre, et l'Etna vomit ses flancs;
La lave a percé les montagnes,
Et dans les paisibles campagnes
A roulé ses torrents de feu;
Messine n'est plus... ô nature!
Tu frappes; — l'homme en vain murmure,
Son trépas pour toi n'est qu'un jeu.

Céleste agent, de ta présence
Quand tout ici-bas nous instruit,
Méconnaîtrai-je la puissance
De l'Être incréé qui te fit?
Inconcevable météore!
Non, ce n'est pas toi que j'adore,
Loin de moi cette folle erreur;
Porté sur tes ailes de flamme,
Je m'élance aux cieux, et mon âme
Va rendre hommage à ton auteur.

Cette dernière strophe est l'inspiration de l'exil et du malheur. — Dans le brouillon que nous avons sous les yeux, Barbaroux a consacré plusieurs strophes à chanter les phénomènes de l'électricité, dont la science a su faire un jeu. Ces vers sont évidemment le premier jet de sa veine poétique. Quelques-uns attendent la rime correspondante qui doit les compléter, d'autres sont à peine sur

[1] Cette strophe manque dans Cambry.

leurs pieds. Mais ils ne manquent pas de mouvement et d'éclat dans leur divagation poétique, et nous avons cru, malgré leur incorrection, pouvoir les reproduire.

Esclave, malgré sa puissance,
Le feu vengeur de l'Éternel
Cède, obéit sans résistance
A la voix d'un faible mortel.
. . . . . .
Nollet, que la flamme environne,
Aux gens du peuple qu'il étonne,
N'est plus un homme, c'est un dieu. —

Fixé sur un cristal fragile,
Où Matembrok l'a transporté,
Il paraît éteint, immobile,
Ce n'est plus l'électricité. —
Arrête! quelle erreur te guide,
Mortel, sous le cristal perfide
L'éclair repose, il va partir. —
Ainsi Dieu se cache en lui-même;
Loin de nous, l'Être suprême
Existe, et l'ingrat doit frémir.

Ici, dans la main d'Hippocrate,
Il soulage l'humanité;
Là, dans une terre ingrate
Il porte la fertilité.
De sa puissance bienfaisante
La terre à l'aurore naissante
Présente un sublime tableau;
Pénétré de sa douce flamme,
Ce globe a retrouvé son âme,
Car la nuit était son tombeau.

Tantôt, en flamme purpurine,
Ce feu sort d'un vase éclatant;
Tantôt sur la main enfantine
Il fait sautiller un volant;
Amusant quand l'art nous l'assure,
Grand dans les mains de la nature,

Fougueux lorsqu'il est arrêté,
Toujours actif, inépuisable,
Créateur toujours admirable,
Tel est le feu que j'ai chanté.

Nous nous sommes étendu avec quelque développement sur ce côté du caractère et de l'esprit du jeune homme, parce qu'il est le moins connu. La nature avait richement doté Barbaroux ; un corps robuste et de grande taille ; une physionomie charmante, fine et spirituelle, dont le portrait, que nous avons fait graver en tête de ce volume, pourra donner une idée ; un caractère affectueux, franc, aimable ; un cœur plus propre à l'amitié solide et dévouée qu'à l'amour constant ; une parole ardente et sympathique ; une plume qui tournait aussi facilement un rapport administratif qu'un madrigal ; enfin, un esprit également apte à goûter l'agrément d'un badinage et à s'élever aux plus hautes spéculations de la science et de la politique,... il avait ce qui est agréable et ce qui est beau, ce qui est fort et ce qui est grand, ce qui charme les femmes, subjugue les hommes, entraîne les multitudes.

Mais ces qualités naturelles et ces talents ne portent au dessus des autres hommes qu'autant que l'ambition pousse à en tirer parti et que les circonstances la favorisent.

Barbaroux avait, comme on dirait aujourd'hui, la volonté d'arriver ; mais il cherchait la voie. « Passant successivement de chez son beau-père dans le cabinet de M. Lejourdan, avocat distingué de Marseille, et à l'école de droit d'Aix, il acheva de se former par la connaissance des grands modèles. L'éloquence flatteuse de Pascalis, le discours nerveux de Gassier, l'abondance de Portalis, lui apprenaient chaque jour quelques-uns des secrets de l'art oratoire. C'est à ces études qu'il dut sans doute de paraître sans désavantage, quelques années plus tard, à côté des orateurs de la Convention.

» A peine eut-il fini l'étude du droit qu'il résolut d'achever ce qu'il appelait son éducation. Il sollicita de sa mère

et obtint la permission de faire un voyage de quelques mois à Paris. Il ne fut point y chercher des plaisirs bruyants, mais des hommes célèbres, et l'instruction qu'on recueille auprès d'eux. « (*Note de M. O. Barbaroux.*)

Ce que faisait Barbaroux à cette époque, ses goûts, ses projets, ses désirs, ses occupations, nous les connaissons par lui-même, par sa correspondance avec sa mère. On y voit l'ardeur impétueuse du jeune aiglon qui veut sortir du nid, gagner les grandes plaines du ciel, et auquel bientôt l'horizon paternel ne suffira plus. La mère inquiète ne croit pas que le bonheur soit si haut ni si loin. Mais ses timides raisonnements, ses craintes anxieuses ne retiennent pas le jeune audacieux. Comme son imagination travaille ! Quelle fièvreuse ardeur ! Tantôt, c'est une invention qui va l'enrichir et enrichir la France entière. Heureuse chance ; astre bienfaisant, fée de son berceau qui conspire pour son bonheur, même contre sa mère ! Les *places viennent le chercher ;* un Barbaroux lui tombe du ciel qui va le faire son héritier, parce qu'ils ont le même nom, bien que n'étant ni parents ni amis. Voilà ce que nous apprend une lettre d'Ollioules du 22 octobre 1787. Le jeune homme est radieux. Il est content de lui, content de tout le monde. Son soleil intérieur lui donne le plein épanouissement du bonheur et fait mûrir, du petit domaine d'Ollioules, je ne sais combien de moissons qui l'ont rendu riche ; si riche qu'il se prend à sourire en pensant à l'humble condition de son père. Pardonnons-lui cet éclair d'orgueil : il avait à peine connu celui auquel il ne voulait pas être comparé. Mais un mois plus tard (lettre du 15 novembre) il n'est plus question ni de l'invention merveilleuse, ni du testament. L'effervescence s'est calmée ; on est revenu aussi à d'autres idées ; *je suis dans mon bon sens et je n'ai pas la fièvre*, dit-il. Et encore entendons-nous. La fièvre a passé, la rage d'ambition reste ; on ira à Paris, coûte que coûte. « J'ai dit à ma mère que je ne voulais point être procureur. » La lettre est écrite au beau-père le procu-

reur. On ne veut point être procureur, parce que cet état ferait trop souffrir, mais on veut gagner l'argent nécessaire pour aller à Paris. « Je vous demande une place dans votre étude et les mêmes appointements que j'avais; ...je travaillerai vivement, je prendrai sur mon sommeil, je plaiderai, je ferai des mémoires, et ce n'est que lorsque j'aurai reçu de l'argent et payé mes dettes que je partirai pour Paris. » — Le 22 juin, nous le trouvons à Paris. Sa lettre à sa mère est pleine de vives et tendres expressions. Jamais amant n'a trouvé pour sa maîtresse des paroles plus brûlantes. Le jeune homme veut devenir riche, puissant, mais ce n'est point pour jouir en égoïste de sa fortune : « Votre image est toujours devant mes yeux; vous êtes, ma bonne mère, l'idole de mon cœur, et quand je serai parvenu au point que je désire, je couvrirai cette chère idole de mille présents et de mille caresses. » Mais que fait-il au juste à Paris? La mère voudrait le savoir; elle demande à être instruite des moindres particularités, des démarches, des espérances, et surtout des résultats. Voilà bien la curiosité importune des mères! L'orgueil du jeune homme se révolte. « Soyez de toute tranquillité sur ma conduite, sur mes actions. Je ne ferai jamais rien qui ne soit bien conforme aux principes de la plus saine morale. » 5 juillet 1788. Sa susceptibilité s'offense de quelques expressions qu'il attribue probablement aux suggestions du beau-père. L'union de madame Pons avec le procureur Chalvet n'a pas été sans nuage, puisqu'elle fut rompue par le divorce. Sans doute l'homme positif blâmait l'équipée du jeune homme qui avait voulu aller à Paris au lieu de prendre à Marseille une étude de procureur. Barbaroux lui attribuait certain refus d'argent, certaines paroles qui, à ses yeux, contrastaient avec les preuves de tendresse vive et confiante qu'il avait toujours reçues de la mère qu'il adorait. Le sang du jeune homme bout dans ses veines; sa nature méridionale éclate dans la lettre de septembre 1788 : fière nature, vive, emportée, ne supportant

pas un reproche ou même un soupçon injurieux, mais honnête, aimante et dévouée. La mère et le fils ne se sont jamais fait d'autres blessures que les deux lettres échangées en cette circonstance. Il fallait que le cœur du fils eût cruellement saigné pour qu'il en sortît des paroles dont Barbaroux était lui-même étonné, mais ce cœur meurtri n'*en restait pas moins à sa mère et il était tout à elle*.

La paix fut d'ailleurs bientôt faite. Une lettre du beau-père répara l'effet produit par celle qu'il avait dictée peut-être à sa femme, et Barbaroux signa la réconciliation et l'oubli, le 18, en exprimant à Chalvet ses sentiments de reconnaissance. Mais il persiste à vouloir passer encore quelques mois à Paris. Il n'y a pas jusqu'à présent réussi comme il l'avait espéré; il était du dernier mieux avec le neveu de M. de Brienne, il devait avoir une place ou tout au moins un appartement à l'École des mines; mais M. de Brienne n'est plus ministre; voilà tous ces beaux projets à vau l'eau. N'importe, Barbaroux n'est pas homme à se décourager; il ne veut point s'expliquer; il prétend ne pas soulever le mystère, même pour sa mère et son beau-père, qui couvre ses desseins, mais il a *des raisons plus que puissantes pour prolonger son séjour ici*. Du reste, tous deux doivent se tranquilliser, *il aime trop la Provence pour que la manie d'être écrivain puisse le retenir à Paris*. Il n'en dira pas davantage. Sans avoir l'humeur bien difficile, M. et madame Pons-Chalvet pouvaient ne point se montrer parfaitement satisfaits de l'obscurité des renseignements et des explications qui leur étaient donnés.

Au surplus, voici ces lettres. Elles sont écrites à l'âge des ardentes passions, au milieu de déceptions qu'on ne veut point avouer; il y a à y faire la part de l'âge et de la souffrance dans certaines expressions trop vives. Mais nous les publions telles qu'elles sont, parce que Barbaroux est un personnage historique, et que l'histoire à laquelle sa vie appartient n'a de valeur que celle qu'elle reçoit de la vérité. La lecture de cette correspondance de famille ne diminuera

pas la sympathie qui s'attache au plus séduisant, à l'un des plus courageux champions de la Gironde.

A MA MÈRE.

Ollioules, 22 octobre 1787.

Ce n'est qu'en relisant une seconde fois votre dernière lettre, que j'ai pu déchiffrer ce que vous me disiez de l'aimable *Antoinette*. Je suis plus satisfait que personne qu'elle soit entièrement rétablie, et vous ne pouviez pas me donner une nouvelle qui me fût plus agréable. Sans doute, vous ne m'avez pas oublié auprès de ma tante Fabre et auprès de M. Dallet ; je ne sais si mes dernières lettres contenaient des compliments pour eux, ainsi que pour ma tante Roson ; ce qu'il y a de certain, c'est que mon intention était de leur en faire de bien affectueux ; et vous l'aurez remplie, cette intention, si vous avez suppléé à une petite absence de mémoire.

Plus je lis vos lettres, et plus je vois que vous ne m'entendez pas, et que vous ne rendez pas justice à mon pauvre cœur.

Pourquoi chercher à mal interpréter mes desseins, lorsque je ne cherche qu'à vous rendre heureuse ? Y a-t-il de la folie à faire usage des talents que la nature nous a départis? Dois-je enfouir ceux que m'a donnés le Créateur, lorsqu'il se présente un beau champ pour les faire valoir ? Je ne cherche pas les places qui viennent me chercher, et lorsque vous priez le bon Dieu de me faire désister de tous mes projets, il me favorise dans mes recherches de la manière la plus éclatante. J'ai fait la semaine passée une découverte par laquelle ma pauvre petite campagne va renchérir tout à coup de dix mille francs, et cette découverte, qui va épargner au Roi près d'un demi-million toutes les années, me rendra au moins six mille livres de rente, si l'on me met à la tête de l'établissement que je projette, ce qui semble assez naturel, puisque je

suis l'inventeur et que je ne manque pas de protections. Si je ne suis pas nommé, j'aurai fait le bien de mon pays, et je n'aurai rien perdu, puisque ma campagne vaudra toujours dix mille francs de plus. Si vous étiez capable de raisonner de sang-froid, comme j'ai raisonné avec le médecin Burel, je vous prouverais que tous mes projets sont pesés avec sagesse, et que leur réussite n'est pas douteuse, par cette seule raison qu'ils sont tous avantageux et très-avantageux à l'État.

Vous me comparez à mon père ; je dois du respect à sa mémoire, mais, au fond, que faisait-il, et quelle était l'éducation qu'il avait reçue ? Je dois à celle que vous m'avez donnée et à un travail constant de connaître bien des choses inconnues à la plupart des hommes. On serait bien malheureux, si la science ne servait à rien ; l'homme qui en a doit en profiter pour s'élever plus haut que les autres. Au reste, d'après le nouveau plan que j'ai formé, mon séjour sera toujours à Marseille ; si je vais à Paris, ce sera l'affaire de trois mois, et, comme vous le pensez bien, ce ne sera pas de ma bourse que je tirerai l'argent pour le voyage.

Quand je vous ai dit que le ciel me favorisait, je n'avais pas tort ; mon voyage à Ollioules va me valoir un héritage. Vous ne devineriez pas comment ; le voici : il y a depuis quelque temps à Ollioules un nommé Barbaroux, avec lequel nous ne sommes pas parents. Ce Barbaroux est entiché de laisser son bien à quelqu'un qui porte son nom ; il a pris une belle amitié pour moi, et, pour tout dire, il a déclaré hier à ma grand'mère qu'il allait faire un testament en ma faveur. Cet homme honnête peut avoir de biens fonds douze à quatorze mille francs. Mon voyage me vaudra cet héritage, et, comme vous voyez, mes pas n'auront pas été perdus. Dites maintenant que je ne suis pas heureux ; je le serai peut-être au point de faire faire à madame Ganteaume un tour pareil ; je vais la voir cette semaine, et je ferai tout pour l'enchanter. Ne lisez pas à

tout le monde cet article de ma lettre. Le temps, qui me presse un peu, me force de finir ici ma lettre ; croyez, ma bonne maman, que je sais trop bien ce qu'est ma mère pour ne pas l'aimer à l'idolâtrie ; criez, clabaudez contre moi, je n'en serai pas moins le plus tendre des fils, et, quand le ciel, qui me protége, m'aura mis à ma place, je vous dirai : ma mère, vous ne vouliez pas cela, j'en savais bien la raison, mais je feignais de la méconnaître. Ce que je suis, je vous le dois, et c'est vous qui m'avez donné les petits talents auxquels je dois ma fortune.

Votre fils, B.

Mes compliments à mon beau-père, à M. Dallet, à Roson, à Mion et à toute la famille.

---

15 novembre 1787.

Je n'ai point oublié votre commission, mon cher beau-père, et, le second jour de mon arrivée, j'ai été voir M. Beaussier à son château de Montauban. Malheureusement, ce n'est point ce M. Beaussier qui doit aux hoirs de Bernard Nicolas. C'est M. Beaussier de la Chantasse, dont le château est à la Seine. Lorsque les temps toujours pluvieux auront changé, je ferai quelques courses aux environs, et j'irai voir le débiteur des hoirs Nicolas. J'ai reçu de la part de son cousin, M. Beaussier de Montauban, des honnêtetés infinies. Il m'a fait dîner à son château, où se trouvent de fort aimables Marseillaises ; nous avons parlé de ma mère, et j'ai beaucoup de compliments à lui faire de leur part, ainsi qu'à ma tante Roson, qu'il se rappelle avoir vue, le soir que nous vînmes coucher, de la campagne du médecin Burel, au château de Montauban.

Les temps ne me favorisent pas dans mon expédition ; cependant, malgré la pluie, j'ai été voir à Toulon le médecin Burel. Il faut que je vous dise que le jour même de mon arrivée, je fus coucher à la campagne. Le perruquier François, qui m'accompagnait, m'apprit qu'il était venu la

veille un homme de considération et d'un grand mérite, que le médecin Burel accompagnait partout ; ce savant était venu visiter les volcans d'Ollioules, par ordre du ministre.

Je crus que sa connaissance pourrait m'être utile, et en homme actif, j'expédiai dans la maison de l'oratoire une lettre au médecin Burel. La réponse m'apprit que ce savant venait de partir ; elle était remplie d'honnêtetés, et finissait par une invitation, le premier jour que j'irai voir Toulon. J'y fus avant-hier ; le médecin Burel est un homme de beaucoup de mérite ; nous nous enfermâmes dans son cabinet, où nous eûmes une conversation de quatre heures. Je dois dire qu'il fut plus que content de moi, puisqu'il voulut que le jour même je prisse la poste pour aller joindre à Nice M. de Thouvenel, qui est le savant en question. Il me disait, pour m'encourager, que M. Thouvenel me verrait avec satisfaction, que je l'accompagnerais dans le voyage qu'il va faire à Naples avec la duchesse de Brissac, et qu'il ne m'en coûterait rien. Je lui dis que je n'avais ni linge ni argent ; il me répondit en m'offrant vingt-cinq louis, ajoutant qu'il rendrait à M. de Thouvenel un service essentiel, et que certainement il recevrait de sa part de grands remerciements. Je fus combattu quelques instants ; mais, pensant ensuite à la peine, au chagrin même que donnerait à ma famille un départ si précipité, je refusai ses offres obligeantes. M. Burel m'a promis pour Paris des lettres importantes, il m'y accompagnera peut-être. C'est à lui que je voudrais que ma mère s'adressât, pour savoir si je fais une folie. Il m'a présenté à ce qu'il y a de mieux à Toulon, et j'ose dire que je m'en suis fait un bon ami.

J'ai reçu la lettre de ma mère ; il est possible qu'Arbaud et Gabriellis aient pensé comme elle ; mais il faut entendre les deux sons ; si ma mère veut, nous les prendrons pour juges, et certainement ils ne seront pas de son avis après m'avoir entendu. Je dis plus : il n'est pas un homme raisonnable qui puisse dire autrement, car, enfin, je suis dans mon bon sens, et je n'ai pas la fièvre.